

Le sens du jeu

JEU : *Techn.* Espace ménagé pour la course d'un organe, le mouvement aisé d'un objet. *Fig.* Défaut de serrage, d'articulation entre deux pièces d'un mécanisme.

Quand il n'y a pas assez de jeu, dans un mouvement articulé, l'assemblage risque de se coincer. Par contre, quand il y en a trop, le ballonnement qui s'ensuit mène souvent à la rupture. Il faut juste assez de jeu pour que l'articulation soit à la fois solide et mobile. Par analogie, dans toute espèce de rapport social, il existe un jeu qui permet le mouvement des partenaires les uns par rapport aux autres. Ce jeu peut se rétrécir ou se distendre et alors les partenaires se retrouvent coincés ou sur le point de se séparer. Par exemple, la lecture que vous êtes en train de faire nous articule l'un à l'autre. Elle comporte un jeu qui fait, idéalement, que vous pouvez vous attacher au texte sans vous sentir en aucune façon prisonnier ou prisonnière. Toutefois, la moindre variation de ce jeu pourrait vous faire ressentir cette lecture comme une contrainte ou vous la faire abandonner. Pas assez de jeu, ça ne passe pas. Trop, ça ne tient pas. Entre nous, il faut juste assez de jeu pour que notre articulation soit à la fois solide et mobile. À chaque instant nous pouvons nous rejoindre ou nous séparer. À la moindre variation du jeu, tout peut se bloquer ou se défaire. Prudence. Je pèse chaque mot, je mesure chaque phrase et chaque paragraphe.

Il suffirait d'une remarque trop vague ou d'une tournure trop raide pour que ces grincements rebutent votre intelligence. Jusqu'où puis-je pousser cette métaphore du jeu entre nous? Nous ne sommes pas des pièces d'une mécanique et nous ne pouvons pas parler d'ajustement précis dans le jeu de nos rapports. En fait, il y a un jeu dans ce jeu. Le «trop» et le «trop peu» ne sont ni solides ni mobiles. Ils ne sont pas stables mais ils ne peuvent pas non plus varier à l'infini.

Pour en venir au fait, je vous dirai que de la même manière que nous entretenons un rapport enjoué avec un auteur lorsque nous lisons, il y a un jeu dans le rapport que nous entretenons avec nous-même. Nous jouons avec nous-même avec plus ou moins de sévérité ou d'indulgence et, au-delà d'une certaine limite de l'une ou de l'autre, la paralysie ou la confusion nous guettent.

Ainsi, dans toutes les affaires humaines, il y a du jeu. Le plus fondamental est sans doute le jeu du sens. On pense d'abord au jeu dans le sens des mots, c'est-à-dire à cet ajustement des mots que l'on s'amuse à détraquer dans le jeu de mot. Puis on pense au sens même du mot «sens», qui nous amène dans différentes directions —les cinq sens, le bon sens, la signification et l'idée même de direction ou d'orientation. Finalement, on pense au sens lui-même qui, lui aussi, est affecté d'un jeu; un jeu qui est susceptible de se figer ou de s'effondrer. Il est là, ce sens, oscillant entre l'absurde et le dogme, entre le non-sens et l'obsession. Il se décroche parfois de lui-même, devenant idéal, théorique, virtuel, puis se raccroche du mieux qu'il peut pour s'articuler de façon à la fois solide et mobile au monde dans lequel nous sommes. C'est le but du jeu.

Mais, pourquoi ratons-nous si souvent le but? Pourquoi ne peut-on plus parler aujourd'hui de sens, sans parler de «crise», de «perte» et de «soif»? Pourquoi les choses ont-elles tant de difficulté à se glisser et à tenir dans nos mots, les idées à se mouvoir dans nos phrases et nos pensées à tenir dans nos discours?

Le jeu est à ce point distendu dans l'articulation qui nous relie à ces questions, que la réponse que je vais tenter risque de ne rien resserrer du tout. J'affirme néanmoins que la réponse la plus juste à ces questions se trouve dans le fait que le sens n'est pas «perdu», comme on le croit parfois, mais qu'il a été «volé», soustrait, subtilisé. Des voleurs ont fait du sens leur bien personnel et font mine maintenant de ne pas savoir où il se trouve.

Cette perspective change du tout au tout ce que doit être la recherche de sens. Nous ne creuserons plus notre mémoire en nous demandant quand nous avons vu le sens pour la dernière fois et ce que nous faisons à ce moment-là, comme on le fait lorsque l'on cherche un objet que l'on a égaré. Nous ne nous demanderons plus ce que nous en avons fait mais plutôt qui aurait pu s'en emparer? À qui profite le crime? Qui ne fait que semblant de chercher? Qui, dans notre monde, a l'air du chat qui vient d'avaler le serin?

Avant de répondre à ces nouvelles questions, j'ai besoin de faire ici un tout petit détour. L'idée de tout ceci m'est venue de la paradoxale mais significative expression de Pierre-Joseph Proudhon: «La propriété, c'est le vol!». Mais, les choses en seraient restées là si, à cette expres-

sion, ne s'était articulée la non moins paradoxale affirmation de Max Stirner : «Moi, l'*Unique*, je suis ma propriété». Je sais que ces anarchistes produisent en général plus de désordre que de sens mais, la mode du *Chaos* aidant, j'ai persisté et je me suis aperçu que je suis maintenant en mesure de donner un tour de vis à cette question si relâchée.

J'ai découvert, mais vous le saviez peut-être déjà, que nous nous volons continuellement le sens à nous-mêmes! Voilà la réponse! À force de puiser le sens en nous-mêmes, nous avons fini par atteindre le fond. Nous avons aboli le jeu qui nous permettait d'aller et venir en nous-mêmes. Nous sommes maintenant coincés en nous-mêmes, insensés, car le jeu c'était le sens. Il est donc temps de remettre le sens là où nous l'avons pris. Nous ne pouvons plus l'y chercher comme s'il y était perdu dans quelque recoin : il faut l'y remettre *comme si c'était là* qu'on l'avait volé. Il faut se faire subir un interrogatoire serré, comme à tout voleur qui se prétend innocent. Enfin, s'il s'avère que nous sommes innocents, il nous restera encore à chercher notre voleur.

Bernard La Rivière
Retraité du cégep de Saint-Jérôme